POUR EN FINIR AVEC LE BOUDDHISME «LIGHT»...

Deux spécialistes de cette religion, l'un pratiquant lui-même, l'autre chrétien, nous aident à comprendre la doctrine au-delà des idées reçues. Où l'on verra que la réincarnation n'existe pas et que le zen n'a rien de cool.

GEO HISTOIRE : Le bouddhisme est souvent l'objet de malentendus en Occident. L'idée de réincarnation, notamment, est trompeuse...

Dennis Gira : On pense généralement que les bouddhistes croient à la réincarnation, et c'est une erreur. Il s'agit en fait d'un problème de langue. «Réincarnation» est un mot qu'on utilise pour traduire une notion qui échappe à toute traduction : le samsara. Le samsara, en sanscrit, est le cycle des naissances et des morts dont tout être vivant est prisonnier. On a cherché un équivalent à ce terme et on a opté pour «réincarnation». Sauf qu'on peut difficilement trouver deux concepts plus opposés ! La réincarnation est une vision positive des choses, c'est une réponse réelle, avec sa propre cohérence, au sentiment d'inachèvement que nous avons tous au dernier moment de notre vie. Elle vient vous dire que le corps est comme un vêtement usé qui sera remplacé par un autre vêtement, tandis que l'esprit va continuer et progresser. Mais le «cycle des naissances et des morts dont tout être vivant est prisonnier» est un véritable fardeau. Tout ce qui pèse sur l'homme, toute la souffrance est liée à ce samsara. Il n'y est pas question de cet accomplissement, de cette réalisation de notre potentiel humain que suggère le terme de réincarnation. On utilise ainsi un mot positif pour traduire une expérience qui ne l'est absolument pas.

Fabrice Midal : En fait, la réincarnation n'a rien à voir avec le bouddhisme. C'est une idée qui a été lancée à la fin du XIXe siècle en Europe par une école ésotérique, la Société théosophique, et par sa fondatrice, Helena Blavatsky. Une confusion s'est faite ensuite, dans le grand public, entre cette doctrine et le bouddhisme.

Peut-on essayer de définir, pour des profanes, ce qu'est la prison du samsara ?

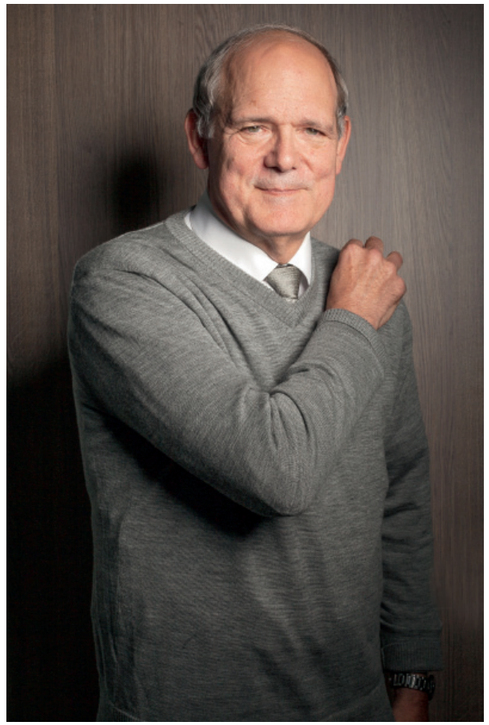
D. G. : Le samsara se caractérise par l'insatisfaction, l'incomplétude et la frustration qui pèsent sur l'homme et dont la cause est l'ignorance. Nous nous prenons pour ce que nous ne sommes pas et cela crée toutes sortes de désirs qui sont centrés systématiquement sur nous-mêmes. Nous pensons que ce moi est quelque chose de permanent appelé à un épanouissement également permanent. Pour le bouddhisme, le moi auquel l'individu est si attaché, n'est qu'une illusion. Dans la réalité, tout est impermanent, tout est en train de changer et rien n'échappe à cela, surtout pas ce moi... Les bouddhistes affirment que le monde est impermanent et nous, en Occident, nous avons du mal à l'accepter, imaginant qu'il est donc mauvais à leurs yeux. Même le pape Jean-Paul II est tombé dans cette erreur, dans son livre «Entrez en espérance», ce qui avait fait scandale à l'époque. Or, celui qui dissipe l'ignorance et accepte l'idée que son moi est aussi impermanent que tout le reste peut vivre sereinement dans ce monde. Le même monde, qui est une source de malheur pour les uns, peut devenir une source de bonheur pour lui. Il cesse d'être prisonnier du samsara. Il peut vivre un instant heureux en sachant que cela va disparaître, mais quand il ●●●

Photos : Franck Fenville/Agence Vu

Nos deux spécialistes s'étaient déjà rencontrés avant de se retrouver dans nos locaux. En 2006, ils ont co-écrit «Bouddha, Jésus : quelle rencontre possible ?» (éd. Bayard).

Dennis Gira
Né en 1943, ce théologien chrétien a vécu près de dix ans au Japon. Il donne un cours sur le bouddhisme à l'Institut catholique de Paris. Il a publié une dizaine d'ouvrages. Dans le dernier, «Le Dialogue à la portée de tous...» (éd. Bayard), il invite ses lecteurs à l'échange en politique, au sein du couple, entre amis, et évidemment entre religions.

Fabrice Midal
Né en 1967 dans une famille juive ashkénaze, ce philosophe spécialiste d'Heidegger a étudié le bouddhisme auprès de grands maîtres tibétains. Il a fondé en 2007 l'association Prajna & Philia, qui ambitionne d'établir un bouddhisme d'Occident. Il a publié près de vingt livres, dont récemment «Pratique de la méditation» (voir p. 102).



> Les bouddhistes affirment que le monde est impermanent, et nous avons du mal à accepter cela en Occident.
>
> **Dennis Gira**

●●● connaît des moments difficiles, il sait aussi que cela disparaîtra. Il en découle une grande paix intérieure. D'un point de vue bouddhiste, le problème est qu'une grande partie de l'humanité ne peut pas accepter cette impermanence. La méditation et aussi une réelle discipline éthique sont là justement pour aider à mettre les choses en place.

Dans la philosophie occidentale, n'y a-t-il pas la quête d'une permanence, celle du bien, ou celle de la vérité. N'est-ce pas antagoniste avec le bouddhisme ?

F. M. : Non, le bouddhisme n'est pas tant que ça en opposition avec la philosophie occidentale. Il est plutôt en opposition avec l'idée commune qui veut que tout soit stable et que nous ayons une identité fixe, immuable. Les philosophes occidentaux n'ont cessé, précisément, de dénoncer cette idée illusoire d'une permanence stable. Montaigne parlait déjà de ces questions. Et la mise en doute de tout chez Descartes a quelque chose de très proche de la perspective bouddhique. Il ne faudrait pas aller dans une «rigidification» de la pensée bouddhique, dans laquelle tout serait fugace, et de la pensée philosophique occidentale qui chercherait toujours la permanence, parce que ce n'est pas si vrai. Un des points cruciaux, à mon avis, est comment le bouddhisme met l'accent sur la libération de l'ignorance. On appréhende aujourd'hui le bouddhisme comme une manière de chercher la quiétude mais c'est d'abord un travail d'intelligence. Il est fondamentalement orienté sur une réflexion d'une très grande cohérence et on ne peut pas l'opposer à la raison occidentale. Le bouddhisme est à la fois ancré dans la simplicité, avec la méditation, mais c'est l'une des traditions les plus complexes, les plus riches en livres, en traités, en essais... Le mot-clé du bouddhisme est le discernement, ce discernement qui nous libère de l'ignorance, source réelle de notre confusion.

A quoi sert la méditation ?

F. M. : On la voit souvent comme une forme de relaxation mais il s'agit, là encore, d'une confusion. La méditation, en réalité, est exigeante, elle est faite pour donner naissance au discernement. La méditation n'est pas là pour nous calmer, mais pour nous faire sortir de la prison du samsara. La question est comment sortir de la cage – et non pas comment peindre autrement ses barreaux.

Les religions monothéistes ont un discours très concret sur le monde, sur l'actualité, avec des engagements, des interdits... On n'a pas le sentiment que cette implication existe dans le bouddhisme.

F. M. : Pour la plupart des Occidentaux, le bouddhisme c'est la pratique de la méditation. Cela surprendrait un Oriental aujourd'hui, car la méditation a quasiment disparu d'Orient. En Asie, être bouddhiste c'est avoir une certaine éthique, un engagement, une compréhension du samsara et du karma (ndlr : l'ensemble des actes volontaires que l'on commet au fil d'une vie). Mais la pratique de la méditation est réservée à une élite, à quelques moines. Et même dans les monastères, on pratique assez peu. Dans les années 1950, quelques trublions du monde zen, ou du monde tibétain, sont venus en Occident présenter la quintessence la plus profonde de leur voie. C'est comme si le christianisme était arrivé en Orient via maître Eckhart (ndlr : théologien et mystique rhénan du XIIIe siècle). Tous les bouddhistes qui sont venus chez nous étaient des maîtres hors pair, empreints d'une forme de sainteté : Kalou Rinpoché, qui avait pratiqué quinze ans en retraite solitaire dans des cavernes avant de venir en Occident, ou Suzuki, l'auteur d'un des plus grands livres sur le sujet, «Esprit zen, esprit neuf», qui a rejoint les Etats-Unis en 1958. Les Occidentaux ont donc trouvé dans le bouddhisme une sorte de quintessence spirituelle que les religions occidentales ne présentaient plus. Le bouddhisme a d'ailleurs joué un rôle majeur en Occident, en aidant des traditions (le christianisme et aussi le judaïsme aux Etats-Unis) à se ressourcer...

D. G. : J'ajouterai, même si ce n'est pas directement notre sujet, qu'il y a une différence fondamentale entre ce que dit la foi chrétienne sur le monde et l'interprétation qu'on en fait. Le discours chrétien sur le monde est finalement très simple. D'une part, le monde est foncièrement bon (à la différence de ce que disent les bouddhistes pour qui le monde n'est ni bon ni mauvais, mais impermanent). D'autre part, dans le discours chrétien, l'homme est co-créateur. Dans un monde en devenir, il a un rôle qui lui a été confié par Dieu. Il est le seul, parmi les êtres vivants, à pouvoir agir sur la nature. Donc, le monde est bon et l'humain est appelé à agir pour le protéger et pour améliorer les relations entre les gens. L'amour et la compassion sont fondamentaux dans le christianisme comme dans le bouddhisme. Ces deux vertus se vivent et se pratiquent de la même manière, avec deux fondements différents.

Le prince Siddharta, le futur Bouddha, s'oppose à sa famille, à ses traditions... Y a-t-il toujours cette dimension rebelle dans le bouddhisme ?

F. M. : Il y a une déformation actuelle qui donne l'impression que le bouddhisme est l'apanage des bobos, un truc pour essayer de se calmer et d'être plus cool. C'est ce que j'appelle le «bouddhisme tisane». C'est très net avec l'utilisation du terme «zen» : il y a des yaourts zen, des contrats d'assurance zen... L'autre jour, je voyais une publicité pour la sécurité routière qui disait «Soyez zen». Je me suis dit : «Tiens, le gouvernement français n'est plus pour la laïcité, il veut que tout le monde devienne bouddhiste. C'est une bonne nouvelle !» En fait, le message était «Ralentissez»... Le véritable zen n'a rien de commun avec ce que l'on en a fait. Le zen est l'une des traditions bouddhiques les plus pointues, rigoureuses et austères qui soient... Le bouddhisme est un engagement profond, pas un «supplément d'âme». Dans le bouddhisme, vous êtes en relation profonde avec tous les êtres, vous ne pouvez pas laisser les autres souffrir. Vous avez le devoir de répondre à la souffrance du monde. En Occident, l'enseignement du bouddhisme est parfois empreint de naïveté, ou déformé pour des raisons commerciales. Si on n'envisage le bouddhisme que de cette façon édulcorée, on ne peut pas comprendre pourquoi il a enflammé une si grande partie du monde. Un des épisodes les plus invraisemblables de l'histoire du bouddhisme, c'est son arrivée en Chine. On s'étonne aujourd'hui qu'il arrive en Occident, mais ce n'est rien en comparaison. Nous sommes des Indo-Européens, il y a beaucoup de choses que nous pouvons comprendre du monde indien. Entre l'Inde et la Chine, en revanche, ce n'est pas du tout la même culture, pas la même langue. L'arrivée du bouddhisme en Chine a été un événement majeur de l'histoire de l'humanité. Il a fallu repenser le bouddhisme et cela a demandé un travail d'intelligence très impressionnant.

D. G. : Parfois, j'entends des gens, par exemple à la télévision, qui parlent du bouddhisme. Ils vont dire que ce qui leur plaît dans cette religion, c'est que tout y est libre, qu'elle ne suppose aucune contrainte, et qu'on y a tout son temps. Et à chaque fois, ça me gêne beaucoup, surtout par rapport aux bouddhistes eux-mêmes. Car à la vérité, l'enseignement de Bouddha s'est répandu dans des contextes très difficiles, défavorables. Et ce n'est pas en disant aux populations : «Vous pouvez faire ce que vous voulez, tout est libre, il n'y a aucune contrainte» qu'il les a touchées. Ce type de bouddhisme que Fabrice Midal appelle «tisane» fait beaucoup de mal au vrai bouddhisme. D'ailleurs, pour revenir encore une fois sur les mots, en Extrême-Orient, on parle plutôt de «La Voie de Bouddha». C'est nous, Occidentaux, qui avons inventé ce suffixe en «isme» pour pouvoir l'étudier, le contrôler et avoir une emprise sur lui.

F. M. : Absolument. On me demande souvent si le bouddhisme est une religion ou une philosophie. En fait, si on n'essaie pas de projeter nos catégories, c'est une voie. Il a été pensé comme ça. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-MARIE BRETAGNE ET CYRIL GUINET

> La méditation n'est pas là pour nous calmer mais pour nous faire sortir de la prison du samsara.
>
> **Fabrice Midal**